

le petit FORÉZIEN

ISSN 1145 - 6280

Mensuel d'informations de la ville de FEURS

13^{ème} Rétro Forézien

A nous les belles Anglaises



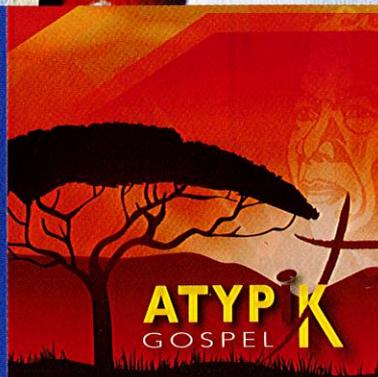
Dimanche
22 mai

Hippodrome
8h30 - 19h

LA
★ NUIT
EURO
★ PÉENNE
DES
MUSÉES

Nuit
des musées

Samedi 21 mai



Atypik gospel
en concert

Samedi 21 mai

Résistance

« Ma mère et mon frère ont été arrêtés par la gestapo »

Paul Gouget est le fils de Marius-Gouget, précurseur de la Résistance à Feurs. Avant d'écouter le récit de ses parents à la fin de la seconde guerre mondiale, des images de cette époque tourmentée demeurent à jamais gravées dans sa mémoire.

Le 1^{er} septembre 1943, Paul Gouget – fils cadet de la famille – s’amuse avec son copain Bernard Maisonhaute. Le terrain de jeu n’est autre que la rue Waldeck-Rousseau entre les deux boutiques de leurs parents. La charcuterie de la famille Gouget fait l’angle avec la rue Duvernay, la boulangerie de la famille Maisonhaute se trouve de l’autre côté de la rue, proche de la place du marché. À cette époque, le trafic routier est quasi nul. Insoucians, les deux enfants jouent gaiement. Ils venaient même de trouver, dans la rue, un encrier vide... Il est des souvenirs qui, on ne sait pourquoi, restent indélébilement inscrits au fin fond de la mémoire d’un homme.

Ils venaient de faire cette trouvaille lorsqu’un petit groupe d’hommes fait irruption dans la rue. En pleine tourmente de 1944, il n’y a que très peu de mouvements dans Feurs. Alors, l’apparition subite d’hommes chapeautés et de militaires ne passe pas inaperçue.

Deux personnes entrent dans la charcuterie. Suivent dans leur sillage des militaires allemands. Il ne sait pas que son père – qui avait quitté Feurs pour prendre le maquis – était un des piliers de la Résistance forézienne. En effet, Marius-Gouget a eu vent de sa probable et imminente arrestation. Les gendarmes de la brigade de Feurs sont venus lui dire qu’il avait été dénoncé. Il a alors pris la

direction du maquis de « Boussoulet » sur la commune de Champclause, en Haute-Loire.

« Nos chambres se trouvaient à l’étage. Elles étaient isolées de la charcuterie. Mon père y hébergeait des clandestins. Ma mère considérait que mon père était très imprudent. Il discutait beaucoup avec ces gens de passage, tard dans la nuit. Malgré le couvre-feu, mon père laissait toujours une lumière allumée. Elle était pourtant très faible. C’est sûrement comme cela qu’il a été dénoncé. »

« Mon frère a été mis en joue par la gestapo »

Paul Gouget se souvient de l’arrestation comme si c’était aujourd’hui. « J’ai vu ces hommes arriver. Je suis rentré à la maison pour voir. Ils ont arrêté ma mère. Mon frère qui avait quinze ans était dans le laboratoire. Entendant anormalement du bruit, il s’est précipité. À la vue des uniformes, il a voulu s’enfuir. L’un des deux hommes de la gestapo a sorti son arme et l’a mis en joue, l’intimant de revenir. C’est ce qu’il a fait. Ils ont été conduits à l’hôtel Sonnet. En ce lieu, ils ont été interrogés par la gestapo. Dans une autre pièce, il y avait le comte de Neufbourg. »

Paul Gouget apprendra bien plus tard que le jour de l’arrestation de sa mère et de son frère, le docteur Jean Bergeret, membre ô combien important et actif de la Résistance ligérienne, s’apprêtait à pénétrer dans la charcuterie afin de donner de précieuses informations.



Paul Gouget s’amusait rue Waldeck-Rousseau, devant chez lui, avec son copain Bernard Maisonhaute lorsque les hommes de la gestapo sont arrivés, le 1^{er} septembre 1943.

Mme Joséphine-Gouget et son fils aîné sont emmenés à la gare. Sous bonne garde, ils prendront le train pour Saint-Étienne. Le comte de Neufbourg, le visage sauvagement tuméfié était avec eux.

« Ma mère m’a raconté qu’ils [N.D.A. : les hommes de la gestapo] ont forcé le comte à rester debout durant tout le trajet. Mon frère a été conduit à la caserne Rullière. Ma mère a été incarcérée à la caserne Grouchy, avec le comte. Mon frère n’a pas été inquiété. La Croix-Rouge lui rendait visite. Il est rentré une semaine avant ma mère restée elle, emprisonnée trois semaines. Durant toute cette période, j’ai été recueilli par M. et Mme Bora qui tenaient une épicerie, à l’étoile blanche. C’était la maison du bon Dieu, elle avait déjà hébergé deux neveux orphelins et un réfugié espagnol. » De cette époque, Paul Gouget conserve un autre souvenir, un souvenir plus tendre, plus chaleureux. Il évoque ces après-midi durant lesquels sa tutrice de fait préparait un chocolat aux enfants. « C’était rare » dit-il, plus de soixante-dix ans après, la voix

érialée par l’émotion avant de préciser également combien avait été importante et précieuse la solidarité des voisins.

Au retour de Mme Gouget, celle-ci cherche à se réfugier en dehors de Feurs. Avec ses deux fils, ils iront chez une tante à Chazelles-sur-Lyon. « Nous avons fait Montrond-les-Bains – Chazelles, à pied. Après, nous sommes partis sur Lyon, chez un oncle. Mais mon père était venu se cacher quelques jours auparavant. Mon oncle et ma tante étaient terrorisés. Nous avons été obligés de partir chez un autre oncle, à Saint-Forgeux. Il n’était pas possible non plus de rester dans la région de Tarare, alors nous sommes revenus à Feurs. » Désespérée, Joséphine-Gouget se rend à la cure afin de demander conseil à un prêtre, membre de la Résistance. Il fit transmettre la réponse par la bonne : « Restez chez vous ». « Nous sommes restés à Feurs. Mon frère faisait fonctionner la charcuterie. »

En 1944, sur décision du commandant René-Gentgen⁽¹⁾, Marius-Gouget est ramené à Feurs. « Il était là, dans une Traction » se souvient son fils Paul précisant qu’à cette époque, son père était très malade : « C’est la raison pour laquelle il a été renvoyé à Feurs. » Marius-Gouget retrouve alors la rue Waldeck-Rousseau. Il va s’y reposer.

« Mon père avait une “201 Peugeot”. Pour la soustraire à la réquisition, il cacha la voiture dans les écuries de l’hôtel Sonnet, sous la paille. Les Allemands ne l’ont jamais trouvée. Lorsqu’il est rentré du maquis de Boussoulet, il est allé la récupérer. Une fois la batterie rechargée, mon père a pris la manivelle. Elle a démarré du premier coup. »

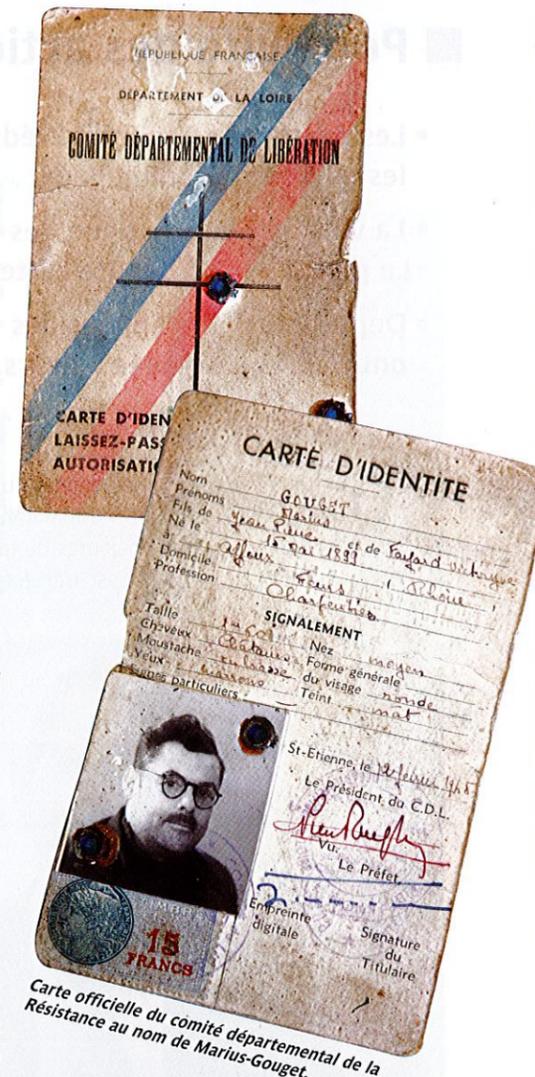
La famille Gouget quitte Feurs au début des années cinquante. Elle rejoint Saint-Étienne. « Ma mère a pris une épicerie buvette casse-croûte rue Jean Colly, vers le cimetière de Montmartre. Il n’y avait que trois tables car c’était tout petit. Elle était ouverte dès cinq heures du matin. Ma mère faisait deux postes de la mine, le puits Couriot. Les mineurs buvaient un coup et faisaient leurs sacs avant de descendre au fond. »

Ce fut une nouvelle vie pour la famille Gouget.

François Perrot

⁽¹⁾ Il fut chef d’état-major F.F.I. de la Loire, commandant du 30^e bataillon F.F.I. de la Loire.

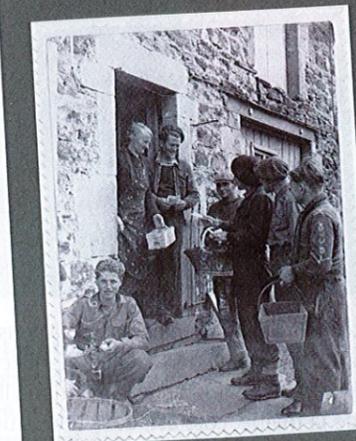
• **Dimanche 8 mai, rassemblement devant la mairie à 11 heures pour la commémoration 2016.**



Carte officielle du comité départemental de la Résistance au nom de Marius-Gouget.

Les souvenirs du maquis

Ayant retrouvé les siens mais aussi étant rétabli, Marius-Gouget a éprouvé le besoin de retourner en Auvergne. Pour lui, il était nécessaire de revoir cette terre d’accueil. C’était en 1946. Un pèlerinage en quelque sorte... Ce fut aussi l’occasion de dévoiler à sa femme et à ses enfants, lors de ce séjour et les jours d’après, ses souvenirs.



Opération de ravitaillement dans le maquis de Boussoulet.
© Archives départementales de la Loire.
Fonds Albert-Oriol-Maloire.

Lorsqu’il quitta Feurs pour aller à « Boussoulet », Marius-Gouget s’arrêta dans des lieux sûrs pour dormir. Un soir, il était chez un confrère charcutier mais les Allemands sont arrivés. « Mon père s’est réfugié sur le toit. Il s’est adossé à la cheminée et s’est endormi. Il s’est réveillé couvert de neige. »

Paul Gouget se souvient des talents de cuisinier de son père, charcutier de métier. C’est pour cela qu’il s’occupait, entre autres, des sub-

sistances du maquis. « Il faisait bouillir la peau des vaches pendant des heures. Il la lavait et il la broyait pour faire du pâté. Avec ses camarades, ils ont aussi posé des collets. Et si c’était un chat qui se faisait prendre, il terminait comme les lapins, dans l’assiette ! Mais mon père prenait soin d’enlever la tête du chat, car elle est bien différente de celle du lapin. Mon père plaçait les jeunes qui arrivaient au maquis dans les fermes de la Haute-Loire. Il recevait parfois des aliments permettant d’améliorer l’ordinaire de la Résistance. »

« Mon père était armé. Il avait un pistolet. Il m’a toujours dit qu’à cette époque un homme arrêté sans arme était un réfractaire. S’il avait une arme, il était considéré comme terroriste. Une fois, les chefs de maquis ont donné l’ordre de tuer un maire trop proche des troupes d’occupation. Mais, ils lui ont simplement fait peur en tirant deux balles à blanc. Ils l’ont ensuite assommé avec la crosse du pistolet. »

En Haute-Loire, les gendarmes du secteur étaient de la même veine que leurs collègues foréziens. Ils donnaient des infos afin que les Résistants puissent se cacher lors de l’arrivée de l’ennemi. « Mon père m’a raconté que les Allemands ne les suivaient pas dans les bois de Meygal. Mais, une fois, ils étaient très proches. Mon père s’est jeté dans les buissons. Il n’a pas bougé. Il avait très peur. Il m’a dit : “J’ai toujours cru entendre leurs respirations toutes proches...” »

F. P.



La fausse carte d’identité de Marius-Gouget alias Marius Giraud. Carte probablement confectionnée par Jean-Beau, chef du sous-secteur de l’Armée secrète de Feurs.

AS Plomberie

Spécialiste sanitaire & chauffage

Entretien de chaudière gaz & fioul
Pose de détecteurs de fumée
Dépannages urgents

2bis rue Duvernay à FEURS / Tél : 04 77 28 02 59